COQUET Michèle & MACHEREL Claude (dir.).
Enfances. Pratiques, croyances et inventions

Paris : CNRS Éditions, 2013, 356 p.

Delalande Julie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4503>

DOI : 10.4000/rfp.4503

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014

Pagination : 140-142

ISBN : 978-2-84788-674-0

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Delalande Julie, « COQUET Michèle & MACHEREL Claude (dir.). *Enfances. Pratiques, croyances et inventions* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 187 | avril-mai-juin 2014, mis en ligne le 30 juin 2014, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4503> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.4503>

a vécue au cours des élaborations groupales, et non pas à *représenter* cette dernière» (p. 204). Sans que ce positionnement suffise à faire comprendre comment l'écriture parvient à tenir un tel engagement – cela mériterait une étude en soi –, celui-ci semble toutefois indispensable pour qui veut éviter chez les participants au groupe d'analyse le phénomène d'«*autoréification*» dont parle Axel Honneth (2005) quand le sujet «ne saisit plus ce qu'il éprouve psychiquement que comme un ensemble d'objets à observer ou à produire».

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'approche clinique dans le champ de l'enseignement et de la formation, à travers une présentation du dispositif groupal d'analyse clinique tel que l'auteure le conçoit, suivie de propositions pour une formation clinique des formateurs d'enseignants. On en évoquera quelque chose à partir de propos de Jean Oury, le psychiatre fondateur de la clinique de La Borde disparu le 15 mai 2014, lorsqu'il parlait de la position qu'il convenait d'adopter dans le métier qui était le sien. Il avait coutume de dire qu'il fallait y être à la fois un «*balayeur*» et un «*pontonier*». Balayer est à entendre ici au sens de l'asepsie, du souci d'empêcher la contamination, c'est-à-dire de commencer par faire en sorte que ce que l'on met en œuvre ne nuise pas. On perçoit, à travers les propositions faites dans le dernier chapitre consacré à la formation clinique des formateurs d'enseignants comme par la description de la posture adoptée dans les groupes qu'elle conduit, qu'une préoccupation du même ordre anime C. Blanchard-Laville, notamment quand elle s'appuie sur les indications de W.R. Bion pour qui l'une des tâches principales de l'animateur d'un groupe d'analyse clinique de la pratique consiste à «*détoxiquer*» l'espace de travail.

Quant au terme de *pontonier*, il était bien sûr utilisé au sens de bâtir des ponts, des passerelles. Si les mots diffèrent, un souci de même nature est présent au fil de l'ouvrage, celui du nécessaire tissage de liens auquel les enseignants sont confrontés, au cours de l'exercice professionnel comme dans le groupe d'élaboration. Pour l'auteure, «les enseignants ont avant tout à *construire et soutenir des liens*», ceux-ci concernant tout à la fois les registres intersubjectifs et intrapsychiques. L'un des intérêts majeurs de l'ouvrage est de nous proposer une réflexion solidement étayée sur cette question de la constitution et de la préservation des liens en situation professionnelle à partir des onze expériences rencontrées et de la manière dont elles ont été l'occasion, pour chaque enseignant, de transformer quelque chose de leur rapport à la situation didactique.

Patrick Geffard
Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

BIBLIOGRAPHIE

BENJAMIN W. (2001). «Le conteur. Considérations sur l'œuvre de Nicolas Leskov». In W. Benjamin, *Expérience et pauvreté*. Paris : Payot & Rivages, p. 51-106.

BLANCHARD-LAVILLE C. (2001). *Les enseignants entre plaisir et souffrance*. Paris : PUF

HONNETH A. (2005). *La réification. Petit traité de Théorie critique*. Paris : Gallimard.

COQUET Michèle & MACHEREL Claude (dir.). *Enfances. Pratiques, croyances et inventions*. Paris : CNRS Éditions, 2013, 356 p.

Quelles sont les spécificités de l'enfance ? Qu'est-ce qui construit le rapport des adultes aux enfants ? Quelle place le jeu occupe-t-il dans la formation de l'individu ? Ces questions qui animent les sciences de l'éducation sont saisies de manière bien particulière par les anthropologues. Ils montrent comment la représentation que l'on se fait des enfants, de leur rôle social et de la fonction du jeu dans leur construction est culturellement construite.

L'ouvrage réunit huit anthropologues dont deux font de l'enfance leur objet d'étude principal dans leur exercice de chercheur : Nicolas Argenti, qui travaille sur l'enfance, la jeunesse et les questions de mémoire collective au royaume d'Oku du Cameroun, et Nathacha Collomb qui mène une ethnologie des T'ai Dam au Nord Laos et s'intéresse à l'enfance dans ses liens avec la transmission des savoirs face à une société en mutations. L'un et l'autre interrogent ici la notion de jeu, dans son lien avec une certaine représentation de l'enfance. Les six autres auteurs rencontrent les questions d'enfance dans une réflexion sur le monde des morts en France et en Italie (Giordana Charuty), à partir de l'autobiographie d'un enfant particulière aux États-Unis et de son rapport au monde (Michèle Coquet), d'une scène biblique jouée par les enfants et instituée en rituel par les adultes en Italie (Daniel Fabre), de rituels d'enfants dogons au Mali (Éric Jolly), de jeux et actes rituels d'enfants toungouses en Sibérie (Alexandra Lavrillier) et enfin en partant de contes européens (Claude Macherel). Un second type d'écrits est constitué de souvenirs autobiographiques des huit contributeurs. Ces témoignages donnent à voir de l'intérieur des ressentis d'enfants, leur rapport au monde et leur représentation du monde des adultes. La réunion de ces deux types de textes, le style rédactionnel des auteurs ainsi que les thématiques abordées donnent à cet ouvrage une créativité poétique que l'on trouve dans certains ouvrages d'anthropologues et qui distingue la discipline d'autres sciences de l'homme.

L'ouvrage s'ouvre sur une introduction de M. Coquet qui pointe des repères au sein des recherches sur l'enfance et fait apparaître la particularité du regard anthropologique sur les enfants par rapport à une sociologie de l'enfance et aux sciences de l'éducation, tant par ses méthodologies de recueil des données qui suppose une immersion longue et une approche globale du groupe étudié que par une analyse attentive à la dimension culturelle et symbolique. L'introduction situe la démarche des contributeurs à l'intérieur des recherches sur l'enfance. Il s'agit de faire apparaître comment des groupes sociaux mettent à profit la participation des enfants, entre 7 ans et la puberté, à la vie sociale des adultes, en s'appuyant sur la particularité qu'ils voient dans ce groupe d'âge. M. Coquet souligne la gratuité des actions ludiques des enfants, l'intensité et l'énergie qui les animent, le caractère transitoire de l'enfance, son apparente anomie et son insouciance (p. 10). À la lecture de l'ouvrage, c'est surtout la discussion de ces attributs classiques de l'enfance qui nous semble heuristique. Car ces actions ne sont que rarement gratuites et insouciantes. Les contributions montrent surtout que l'analyse que l'on fait des pratiques enfantines est fonction du regard que l'on porte sur ce groupe d'âge et de la place sociale, mais plus encore culturelle et symbolique, qu'on lui donne. Certains insistent aussi sur le monde tel qu'il est perçu par des enfants (Coquet, Fabre). Beaucoup donnent à voir, comme l'analyse très bien M. Coquet en introduction, comment les qualités des enfants, leur faculté d'empathie notamment, expliquent leur rôle spécifique dans certains rituels et la charge propitiatoire que leur donnent les adultes.

La question rituelle revient dans un nombre important de contributions parce qu'elle est au centre des travaux en anthropologie et permet ici d'interroger ce qu'en font les enfants. Le jeu est présenté comme un attribut de l'enfance et demeure le terme utilisé pour désigner un certain nombre de pratiques enfantines, même si la frontière entre jeu et rituel est fine, comme l'avaient déjà montré les auteurs, essentiellement anthropologues là aussi, de l'ouvrage *Du soin au rite dans l'enfance* (Bonnet & Pourchez, 2007). En effet, c'est en approfondissant la représentation qu'un groupe culturel se fait de l'enfance que l'on précise le statut donné aux pratiques enfantines. On remarque ainsi que, d'un groupe à l'autre et d'une région du monde à l'autre, les enfants ont souvent un statut particulier, depuis longtemps décrit par les anthropologues, entre le monde des vivants et le monde des esprits et des morts, qui donne parfois à leurs jeux une fonction de pratiques rituelles agissant sur le lien entre les hommes et les morts ou les esprits. De leur propre initiative, ou encouragés par les adultes, ou encore par un dispositif mis en place par les adultes, les enfants sont ainsi des intermédiaires entre deux mondes et constituent un maillon essentiel à l'équilibre du groupe social. Comment ce statut, qui existait aussi dans nos sociétés occidentales avant l'époque industrielle, s'est-il transformé dans

le dernier siècle ? Les enfants entretiennent-ils toujours un rapport particulier au monde invisible, quel que soit ce qu'en font les adultes ? En décrivant dans son journal intime son monde imaginaire, Opal, une petite fille américaine de 7 ans en 1904, nous montre comment sa relation aux animaux et à son environnement naturel construit son équilibre quotidien, lui permet de comprendre le monde et de se l'approprier (M. Coquet). On y retrouve des réflexions sur le jeu et sur le monde invisible. L'auteur s'interroge sur la manière dont un enfant atteint l'état de « comblement » dans le jeu, évoqué par Mona Ozouf (p. 129). L'état de créativité et de liberté donné par le jeu permet à cette enfant d'être réceptive au monde et d'agir sur lui. On peut voir ici un point commun avec les enfants du Cameroun décrits par N. Argenti : face à une certaine souffrance, la solitude chez Opal, le fait d'un pays en conflit dans les Grassfields, le jeu est une manière d'avoir prise sur le monde, de s'y placer comme acteur.

D'une époque à l'autre et d'un lieu à l'autre, il apparaît en tous cas qu'examiner ces points particuliers, pratiques ludiques et rituelles, constitue des moyens d'accès spécialement pertinents pour comprendre comment les enfants agissent sur le monde et manifestent leur capacité d'agir. Leur puissance d'agir et le regard porté sur leur compétence d'acteur dépendent de la place sociale et symbolique qu'on leur donne dans une société. Les auteurs apportent ainsi des éléments pour approfondir les réflexions sur l'enfant acteur qui animent la sociologie de l'enfance francophone et anglophone depuis une vingtaine d'années.

De l'ensemble des contributions toutes très pertinentes, on s'arrêtera sur celle d'É. Jolly, spécialiste des Dogons du Mali, qui analyse la course comme une spécificité des jeunes garçons dogons de 7 à 13 ans, au centre d'un de leurs rituels, exécuté dans la brousse et sans la participation des adultes. Le rite a pour effet de purifier le village de ses impuretés et de ses malheurs de l'année et de garantir une bonne récolte de mil. Si les enfants dogons sont identifiés par les adultes comme ayant la capacité d'« arranger le monde » (selon une expression dogon, p. 206), c'est parce qu'ils sont encore considérés, en tant qu'incirconcis, à la charnière entre plusieurs univers, espaces masculin et féminin, jeu et travail, nature et culture, brousse et village, présent et avenir. Leur capacité à imaginer, qu'ils mobilisent dans leurs jeux, est perçue comme allant dans le sens d'intercéder vers d'autres mondes pour permettre de faire basculer le village vers une nouvelle année de récolte. Les garçons plus âgés et nouvellement circoncis, entre 12 et 14 ans, ont des pratiques avec des masques, entre rites et jeux, que les adultes tolèrent et même encouragent parce qu'elles sont des étapes de formation des garçons. Au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils portent des masques qui exigent toujours plus de force et d'adresse, et qui symbolisent l'agressivité et

la combativité. Ils se placent aussi dans un rapport de genre face aux filles et d'âge face aux plus jeunes. Ce rapport de genre est d'autant plus flagrant si l'on observe les rares rites des filles qui supposent, par exemple dans la prière à Dieu pour qu'il pleuve, qu'elles s'humilient et se rabaissent pour apitoyer Dieu. Le partage des rôles dans les rituels se retrouve chez les adultes et contribue donc à construire une distribution sexuée des rôles. On peut ici tenter un rapprochement avec les activités de nos préadolescents et adolescents occidentaux et interroger le rôle donné à leurs pratiques dans une formation de l'adulte à venir. Le statut d'intermédiaire entre deux âges autorise souvent à goûter aux pratiques des plus âgés sans lâcher tous les privilèges, ludiques notamment, des plus jeunes. Malgré tout, on attend que ces pratiques ludiques évoluent pour s'accommoder des représentations liées aux individus pubères ou en passe de l'être.

En texte de clôture, C. Macherel revient sur les mots qui désignent les petits d'hommes en français et dans d'autres langues européennes. Il rappelle qu'un enfant arrive à sa naissance dans un réseau de liens humains établis qui structure sa place mais que l'enfant, par sa naissance, réaménage. Chaque culture s'occupe d'humaniser ses enfants selon les usages qui lui sont propres et qu'elle tient comme les seuls qui soient dignes. L'ouvrage constitue donc pour les chercheurs en sciences de l'homme, étudiants ou confirmés, une belle initiation au regard anthropologique et à la réflexion qu'il invite chacun à mener sur sa propre culture. Il nous rappelle que l'enfance est une construction culturelle et que ce que nous pensons « bon pour l'enfant » est circonstancié dans le temps et l'espace.

Julie Delalande

Université de Caen Basse-Normandie, CERSE EA 965

BIBLIOGRAPHIE

BONNET D. & POURCHEZ L. (dir.) (2007). *Du soin au rite dans l'enfance*. Toulouse : Érès.

COULANGEON Philippe & DUVAL Julien (dir.). *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*. Paris : La Découverte, 2013, 424 p.

Dirigé par Philippe Coulangéon et Julien Duval, *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu* fait suite à un colloque éponyme tenu à Paris en novembre 2010. Il entend examiner les différentes facettes de la postérité et de l'actualité du

célèbre livre de Pierre Bourdieu (ci-après *LD*) paru en 1979 aux éditions de Minuit, dont l'influence demeure en effet très forte en France et à l'étranger, en particulier en sociologie de la culture.

La première partie du livre réunit plusieurs contributions (auxquelles on peut adjoindre l'introduction rédigée par les deux directeurs de l'ouvrage) s'attachant à retracer les conditions sociales et historiques qui ont présidé à l'élaboration et au succès de *LD*. La seconde partie s'intéresse plus spécifiquement à la postérité de l'œuvre en sociologie de la culture. La troisième partie réunit quant à elle plusieurs contributions qui permettent d'évaluer la pertinence du transfert des analyses et outils conceptuels de *LD* dans des contextes nationaux autres que la France. La quatrième partie réunit des chapitres qui actualisent les analyses de *LD* concernant les classes sociales en France. La cinquième partie regroupe plusieurs contributions qui questionnent la pertinence des outils forgés dans le chapitre de *LD* intitulé « Culture et politique » et consacré à l'étude des « opinions » politiques. La dernière partie enfin rassemble plusieurs contributions s'appuyant sur les outils conceptuels de *LD* pour ouvrir des terrains empiriques laissés en friche par le livre, comme la construction sociale des problèmes publics ou encore la dimension spatiale des structures sociales. Compte tenu du nombre important de contributions réunies dans *Trente ans après...* (vingt-cinq) et du nombre important de questions et débats abordés, nous nous bornerons ici à présenter quelques-unes des problématiques transversales et quelques-uns des chapitres qui s'y rapportent.

Examiner la postérité de *LD* dans la sociologie contemporaine en général et dans la sociologie de la culture en particulier expose aujourd'hui nécessairement à discuter les thèses développées depuis les années 1990 à la suite des travaux de Richard Peterson, thèses selon lesquelles le « snobisme culturel » des classes supérieures ferait place aujourd'hui à un « éclectisme culturel » et/ou à un « omnivorisme » : les classes dominantes se porteraient désormais, en matière de consommation culturelle, à la fois sur des genres traditionnellement « légitimes » et sur d'autres plus « populaires »¹. À l'instar de Jean-Louis Fabiani ou encore de Louis Pinto, les auteurs rassemblés dans *Trente ans après...* prennent néanmoins le plus souvent le contre-pied de ces thèses. Ils reconnaissent généralement que le rapport à la culture des classes dominantes s'est transformé depuis les années 1970 : désaffection croissante pour ce qu'on désigne généralement, au risque de la rigidifier, comme la « culture savante », laquelle désaffection se repère par exemple à travers le vieillissement du public des concerts de musique « savante » ; inclusion de certains objets culturels traditionnellement « populaires » dans la culture légitime ; moindre propension à l'ascétisme en matière de pratiques culturelles et progression du rapport « informalisé » à